

de cet intelligent cultivateur. Il ne vendait jamais de grain ; il semait du blé en petite quantité, vû l'étendue de son champ. Mais avec quoi faisait-il donc de l'argent ? Le voici : Dans une visite que j'ai faite moi-même chez ce cultivateur, j'ai compté trente six vaches de première qualité, quoiqu'elles fussent toutes canadiennes ; ces vaches paraissaient dans d'abondants pâturages.

Chaque printemps, ce respectable monsieur, élevait un grand nombre de veaux, soit pour remplacer celles de ses bêtes à cornes qui étaient les plus âgées, soit pour la boucherie. Au mois de Juillet de chaque année, il avait ordinairement vendu de ces derniers pour £36 à £40. Il faisait dans la belle saison de deux mille cinq cent à trois mille livres de beau et de bon beurre, qu'il vendait ordinairement un chelin la livre ; ce qui lui rapportait de £125 à £130. De plus, il faisait des bénéfices assez considérables avec les porcs qu'il engraisait en partie avec le lait de ses vaches, et avec le grain qu'il récoltait sur sa terre et qu'il aimait mieux faire consommer par ses animaux que de le vendre.

Nous n'exagérons donc pas, en disant, en commençant, que ce cultivateur réalisait, chaque année, avec les revenus de sa terre de £160 à £180. Maintenant, retranchons sur cette somme, £30 à £40 pour certains frais qu'entraîne le soin d'un bétail nombreux, et dites si le profit net, n'est pas bien considérable.

*Les habitants.*—Mais, Monsieur le curé, savez vous que si tous les cultivateurs avaient marché sur les traces de celui-ci, que nous serions tous riches et que pas un seul canadien n'aurait eu la pensée d'aller aux Etats-Unis faire de l'argent ?

*M. le Curé.*—Pourtant, mes amis, nous avons omis une de ces sources de revenus, qui était d'autant plus importante que c'était celles-là qui conservait et même augmentait la fertilité de sa terre. Calculez la quantité de fumier que devait lui donner un troupeau si nombreux, et ce calcul vous donnera une idée de sa véritable richesse ; car vous le savez, c'est l'engrais qui fait la véritable richesse d'une terre.

Ce cultivateur avait donc parfaitement compris la meilleure méthode à suivre dans la culture de nos champs, si on veut en retirer la fortune, sans les épuiser.

Tenez, mes amis, à cet exemple qui paraît vous frapper, je vais joindre une comparaison, qui ne vous sera pas moins sensible. Les cultivateurs sont absolument comme les pêcheurs, et les chasseurs. Les uns peuvent pêcher dans une rivière ou dans un lac, pendant dix, vingt, cinquante ans, sans diminuer sensiblement la quantité du poisson, parcequ'ils le font à

propos et dans la bonne saison. D'autres, au contraire, feront disparaître d'une rivière, d'un lac, et en peu de temps, la plupart du poisson qui s'y trouve, parcequ'ils tendent la ligne ou le filet pendant la fraie. Il en est ainsi des chasseurs ; ils épuiseront le gibier d'une forêt plus ou moins promptement suivant qu'ils chasseront avec plus ou moins d'apros. On a vu des forêts fournir une chasse abondante durant grand nombre d'années, pendant que d'autres étaient épuisées dans l'espace de trois à quatre ans par des chasseurs inhabiles. Ainsi, des cultivateurs conservent à la terre toute sa fertilité, en faisant de l'argent, tandis que d'autres la ruinent promptement.

*Les habitants.*— Vos comparaisons, Monsieur le curé, valent vos exemples, et peuvent nous convaincre que la plupart d'entre nous ont été jusqu'ici de grands coupables.

*M. le curé.*— Mais, heureusement qu'avec vos dispositions d'aujourd'hui vous aurez bien vite réparé tous vos torts et que vos champs ne pourront plus se plaindre, dès lors que vous leur aurez restitué tout ce que vous leur avez, pour ainsi dire, volé.

Encore un autre exemple, pour vous convaincre de plus en plus. Dans le comté de K..... est un autre cultivateur qui, lui aussi, a découvert le secret de faire beaucoup d'argent sans se ruiner.

Tous les ans, ses bœufs, ses porcs engraisés, le beurre de son nombreux troupeau de vaches lui rapportent des sommes considérables. L'année 1864, je crois, a été pour lui plus que toutes les autres encore, une véritable année de fortune. Ses vaches lui avaient donnée 4,000 lbs d'excellent beurre, A cette époque, le beurre se vendait, à New-York, trois chelins huit sous la livre. Notre cultivateur qui a su profiter de ce prix élevé, a donc réalisé 2,666 piastres, avec ce seul article. Beau bénéfice ! n'est-ce pas ? Maintenant ajoutez à cela le lait, le fumier, etc., et dites si on peut désirer plus, et si ceux là se trompent grandement qui prétendent qu'on ne peut s'enrichir que dans le commerce et la spéculation. Où trouverez-vous un meilleur spéculateur, un commerçant plus habile que notre cultivateur du comté de K.....

Combien d'autres cultivateurs de la même force et de la même habileté pourrions nous citer ?

*Les habitants.*—Nous aussi, Monsieur le curé, nous connaissons beaucoup de cultivateurs qui se sont enrichis ; mais nous ne pouvions nous expliquer comment ils étaient arrivés à la richesse, tandis que nous, avec des terres aussi étendues, nous vivions à peine. Aujourd'hui, nous comprenons clairement, comme vous nous l'avez déjà dit que c'est l'homme qui fait la bonne terre, et qu'il peut en retirer

des profits très-grands, quand il a la main heureuse.

*M. le curé.*— Tenez, mes amis, en agriculture, comme en tout le reste, le succès n'est promis qu'aux conditions suivantes : l'amour des devoirs de son état, l'activité et l'intelligence. Dans la classe des cultivateurs, comme dans celles des industriels, des hommes de professions libérales, beaucoup désirent de gros bénéfices, mais à condition qu'ils ne coûtent presque aucun travail, presque aucune étude, et comme on dit vulgairement : *que le gibier leur tombe tout rôti dans le bec, pendant qu'il se tient les bras croisés.*

A plusieurs on pourrait répéter ces paroles de la fourmi à la cigale : *"Vous avez chantée tout l'été, dansez maintenant."*

Mais voici ce que peuvent m'objecter, avec un semblant de raison, ceux des cultivateurs qui ne sont pas encore décidés à changer leur mauvais système :

"Les exemples que vous citez ne sont pas encourageants pour nous, vous nous parlez de gens riches qui ont beaucoup de terres, qui ont beaucoup d'animaux ; mais nous, qui n'avons que deux arpents sur trente à quarante, nous ne pouvons pas avoir autant de vaches, ni faire par conséquent, autant de beurre."

Quand on en est rendu à raisonner ainsi, nous avouons qu'il reste peu de ressources pour guérir un pareil genre de maladie.

Oui, sans doute, les cultivateurs que nous venons de donner pour exemple sont riches aujourd'hui ; mais l'ont-ils toujours été ? Combien, parmi nos cultivateurs les plus fortunés, ont commencé à cultiver leurs terres avec moins de moyens que ceux qui raisonnent ainsi ; combien, même, ont commencé par être journaliers, serviteurs, et qui ont, pour ainsi dire, acheté leur propriété pouce à pouce.

N'avons-nous pas, souvent d'ailleurs été témoins de faits semblables à celui-ci : Un père avait deux fils ; à l'aînée il donna son patrimoine, au second il accorda ni plus ni moins, la liberté de gagner sa vie comme il l'entendrait. Tout le monde d'envier le sort du premier, et de plaindre le second. Au bout de dix ans seulement, la condition des deux frères était bien différente, le premier avait la voie publique pour partage, tandis que son frère était devenu possesseur du bien paternel ; plus tard encore, il avait agrandi considérablement son champ et était devenu le plus riche cultivateur de sa paroisse. Dans ce cas, aurait-il été raisonnable, celui qui aurait dit : "Il peut bien faire de bonnes affaires, il est riche, il a une terre étendue !" Non, n'est-ce pas ? Eh ! bien, il en est de même dans beaucoup de cas.

Maintenant, pour la satisfaction